

MARIE-LUISE SCHERER

Les Chiens
du rideau de fer

récit traduit de l'allemand
par Matthieu Dumont

Préface de Paul Nizon

ACTES SUD



PRÉFACE

AUX ABORDS DES CLÔTURES

Le mot *Hundegrenze* (littéralement “frontière aux chiens”, titre original de ce texte) désigne le couloir de la mort qui s’étirait à l’intérieur de la zone réglementée, un espace presque uniquement peuplé de chiens, jalonné de miradors et de champs de mines, bordé de clôtures hérissées séparant l’ex-RDA de l’Ouest libre. Atrociement isolés et attachés par leurs laisses à des câbles, ces chiens parcouraient l’ensemble du tracé en plein soleil ou par grand froid, jusqu’à la folie. Dans le texte qu’on va lire, ils sont les représentants du territoire décrit et de l’activité qui lui fut propre, ce sont eux qui mettent au jour la mentalité politique qui y est associée, et qui se distingue par son enfermement, son repli, son besoin de surveillance, de répression, son étroitesse d’esprit nauséabonde. Ainsi que par une population de militaires de carrière orientée vers la formation de chiens de garde et qui cherche à échapper à son ennui mortel par un affairisme occulte et quasi illicite. Et pourtant, dans cette

société peu reluisante, le lecteur rencontre malgré tout des personnes qui, seules ou entourées d'une famille, éprouvent des sentiments, des goûts et des dégoûts, et sont dotées d'un véritable caractère. Et cette société s'étend jusque dans l'arrière-pays des éleveurs qui permettent de couvrir les besoins en chiens de garde. Bref, il s'agit là, en dépit de toute cette misère, d'un matériau romanesque, voire dramatique. Et la façon proprement époustouflante dont Marie-Luise Scherer s'empare de ce matériau dépasse de beaucoup la portée d'un simple documentaire factuel.

Cette virtuosité découle de connaissances détaillées qui englobent et reflètent non seulement les conditions et le déroulement concret des activités frontalières et cynophiles, mais l'ensemble de leur arrière-plan humain, ici minutieusement décrit. Et ce à travers une langue qui ferre la réalité, au meilleur sens du terme, dans les griffes d'une prose qui use à l'occasion des plis langagiers propres au milieu observé.

Reste la question suivante : comment Marie-Luise Scherer est-elle parvenue à une connaissance aussi intime et exhaustive de cet univers ? Je pense qu'elle s'y est prise à la manière d'un naturaliste et d'un explorateur. Il est certes évident qu'une telle quantité de connaissances est le fruit d'un vaste chantier de recherches, d'une fouille intensive, rendus possibles à l'époque par le *Spiegel*, le magazine pour lequel Scherer écrivait ses

reportages littéraires hors normes. Qu'est-ce qui, dans cette entreprise de longue haleine, a bien pu l'aiguillonner, la motiver ? C'est sa curiosité pour la VIE, adossée à une insatiable soif de savoir. Et, dans ce cas précis, intervient aussi une profonde compassion pour les chiens.

Ce n'est que lorsque ces créatures entrent en jeu – elle dit à un moment que l'un des maîtres rencontrés connaissait toutes les nuances du malheur des chiens – qu'un certain pathos vient poindre dans ce reportage. Dans l'ensemble, celui-ci respecte pourtant les principes d'une observation scientifique sans empathie particulière et se distingue plutôt par une perspective narrative qui n'est ni condescendante ni admirative, mais témoigne d'une approche humaine de plain-pied avec son sujet. Seuls les chiens perturbent cet équilibre.

Dans le domaine du reportage, Marie-Luise Scherer est reconnue comme un auteur de tout premier plan. Il serait cependant dommage de la cantonner dans ce genre. Car sa prose incomparable outrepassa ce cadre, tant les histoires qu'elle puise dans le quotidien s'apparentent à de la grande littérature.

PAUL NIZON

LES VOITURES DES MARCHANDS DE TAPIS se faisaient vite repérer par les Herbig. Celles-ci roulaient à vive allure sur la piste avant de ralentir pour pouvoir s'approcher discrètement des premières maisons. Et avant même qu'on ait eu le temps de sortir sur le pas de la porte pour refouler d'un geste les visiteurs, une voiture se trouvait déjà postée dans la cour. Deux étrangers descendaient. L'un d'entre eux, tapis sur l'épaule, se dirigeait alors en direction des habitants de la maison, jetait sa marchandise à leurs pieds et étendait les plus belles pièces sur le perron en briques.

Même s'il exprimait le refus, un bref regard suffisait à encourager le démarcheur. À la fin de sa présentation, son acolyte, dont la disparition avait échappé aux habitants accaparés par une telle profusion de tapis, ressortait nonchalamment de la remise, inquisiteur : "Pas de vieux meubles, rien?" C'est à cause de ce fléau, phénomène consécutif à la chute de la frontière,

que les Herbig prirent la décision d'investir dans un molosse.

Tout s'enchaîna de façon opportune. La dernière "visite" des tapis ayant eu lieu le mercredi, M. Herbig, homme comblé, rentra le jeudi avec sa nouvelle acquisition, une Audi, et Mme Herbig tomba le vendredi sur une annonce dans le *Schweriner Volkszeitung* : le détachement de gardes-frontières du Nord vendait ses chiens en excédent, les intéressés étaient priés de se présenter le samedi.

Pour les Herbig, le véritable tournant historique eut lieu le jour où l'Audi se trouva garée devant leur porte. Tous les événements sont classés suivant leur apparition avant ou après l'Audi. C'est ainsi que leur chien de garde eut l'honneur d'avoir inscrit dans son curriculum sinon plutôt maigre le jour de son transfert, à savoir le dernier samedi du mois d'août 1990. Les Herbig avaient fait le trajet depuis Göhlen, près de Ludwiglust, jusqu'à Schlutup/Selmsdorf, l'ancien poste-frontière de la région de Lübeck, pour aller chercher leur chien. Ce fut leur première vraie virée dans la nouvelle voiture.

L'ASPIRANT SCHÖNKNECHT, chargé des chiens de service et de garde au 4^e régiment frontalier, bureau de Selmsdorf, se trouvait, vêtu en civil d'un pantalon léger, devant le chenil. Échelonné

en plusieurs rangées, celui-ci était situé un peu à l'écart des casernes, à l'orée d'une forêt de pins. Pour chacun des trente box en béton, de la taille d'un homme, un enclos adjacent avait été aménagé. Les chemins bordant les box étaient ratisés. Des roses liseraienent les deux extrémités de la colonie canine dont les allées se signalaient à leur entrée par des arbustes ornementaux. L'économie rigoureuse de cette plantation n'entraînait pas en contradiction avec la sobriété du terrain où se trouvaient les casernes. Nul apaisement n'émanait de cette verdure, comparable en ceci aux fuseaux alertes des genévriers nains dans un jardin d'hôpital. L'aspirant Schönknecht parla d'un environnement réglementaire, qui convenait tout aussi parfaitement aux chiens.

Dans la première allée, trois bergers allemands, Amor, Muck et Brando, se jetèrent sur leurs grilles. C'étaient des chiens de service assez âgés, détenteurs d'un pedigree et de certificats officiels, qui avaient autrefois patrouillé à la frontière avec leur maître-chien, ces soldats rentrés à la ville auxquels ils ne pouvaient plus servir et dont il leur fallait surmonter la perte. Même l'aspirant Schönknecht ne pouvait pas offrir le gîte à son dernier chien de service. C'étaient certes là de rudes conditions d'existence pour ces chiens, mais pas encore assez rudes aux yeux des Herbig. Ils se croyaient sur un lieu de cure où les patients, luisant comme des anguilles, mangeaient dans des gamelles propres et cédaient